

De la méthode au cadre.

SPRF 18 octobre 2023

Les questions que je vais aborder de façon chronologique dans mon exposé, intitulé de la méthode au cadre, porteront sur :

1° - la façon dont s'est posée, au temps de SF et à celui de ses successeurs, la question de la « spontanéité » ou non du transfert dans la cure,  
avec 2° - la question corollaire : celle de la neutralité ou non de la situation psychanalytique. C'est à partir de ces questions que sera élaboré le concept de cadre analytique qui existait dès les débuts de l'analyse bien sûr, mais sans qu'il soit nommé et théorisé comme tel.

On sait qu'on ne trouve pas chez Freud mention du « cadre », pour lui, l'important, c'est la méthode. Il parle aussi de la technique bien sûr et des conditions du traitement dans « le Début du Traitement », conditions qui rendent possible le développement d'un processus relativement autonome. Mais ce qui revient le plus souvent, c'est la méthode,- « il faut faire confiance à la méthode ». Rappelons-nous la définition par Freud de la psychanalyse en 1923, dans l'Encyclopédie :

« Psychanalyse est le nom :

1° d'un procédé pour l'investigation de processus mentaux à peu près inaccessibles autrement

2° d'une méthode fondée sur cette investigation pour le traitement de désordres névrotiques

3° D'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui s'accroissent ensemble pour former progressivement une nouvelle discipline scientifique ».

Ce qui est premier pour Freud dans cette définition, ce n'est pas la théorie, dont on déduirait la méthode et la situation analytique, c'est la méthode, celle de l'association libre - la règle fondamentale avec l'interprétation du contenu du discours ou l'interprétation d'un certain nombre de productions atypiques, afin de parvenir à une connaissance des processus inconscients. La mise au point de cette méthode est contemporaine de l'analyse de « l'Homme aux rats », on se souvient du passage célèbre dans lequel il disait à son patient que l'analyste n'avait pas plus de pouvoir sur la règle fondamentale que sur l'ordre du monde, je le cite : « Le jour suivant, il consent à respecter la seule condition à laquelle l'engage la cure : dire tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est pénible, même si sa pensée lui paraît sans importance, insensée et sans rapport

avec le sujet » et de façon corrélatrice « la technique psychanalytique correcte impose au médecin de réprimer sa curiosité et de laisser le patient choisir librement ses thèmes qui se succèdent au cours du travail ». Freud fait mention de ce dispositif dans les « Minutes » à la date du 30 octobre 1907 : « La technique de l'analyse a changé dans la mesure où le psychanalyste ne cherche plus à obtenir le matériel qui l'intéresse lui-même, mais permet au patient de suivre le cours naturel et spontané de ses pensées ». La règle d'association ne partira plus du symptôme comme dans les « Études sur l'Hystérie » mais de n'importe quel élément, proposé ultérieurement par l'analyste. Puis, la méthode consistera à refuser tout point de départ préétabli pour être livrée le plus possible au déterminisme inconscient» (on se souvient de la surprise évoquée dans « constructions de l'analyse »...

Cette prescription représente toute une évolution de la pensée de Freud par rapport à ses débuts de thérapeute. En effet, on voit qu'à partir de la cure de « l'Homme aux rats », Freud laisse toute liberté et fait confiance au discours du patient ; ce n'est plus Freud qui cherche à obtenir le matériel qu'il croit nécessaire à la poursuite de la séance car il sait que ce matériel viendra en son temps. Différence majeure par rapport à ses débuts : Freud commence à utiliser le procédé de l'association libre dans les « études sur l'hystérie » ou les rêves comme celui de « l'injection faite à Irma », rêve de 1895. On observe qu'il découpe le rêve ou les symptômes en fragments, en séquences qui donnent lieu chacun à une série d'associations et c'est dans un deuxième temps qu'il regroupe de façon synthétique ces différents fragments. Autrement dit, dans la technique de Freud à ses débuts, c'est l'analyste qui réalise la synthèse du rêve ou des différents éléments à l'origine des symptômes, dans la mesure où l'élaboration analytique est, on pourrait dire, organisée du dehors par le travail, les intuitions et les hypothèses de l'analyste. Il faut remarquer qu'à cette époque, Freud n'a pas encore mis en place l'organisation de l'appareil psychique. Mais plus il avancera dans sa théorisation de l'organisation de l'appareil psychique, plus il pourra laisser le patient associer librement, sans contrainte et plus il pourra faire confiance à la méthode dans sa capacité à organiser le champ associatif. « La relation d'inconnu » qui s'y déploie n'est plus guettée par le chaos, elle possède une structure qu'une patience suffisante pourra dévoiler. La cure va alors dépendre de procédés qui permettent à la méthode d'être efficace en limitant les dangers que feraient courir aux patients des analystes peu expérimentés : c'est le texte sur « l'analyse sauvage » de 1910. Je vous rappelle que l'API a été fondée en 1910 pour éviter « l'emploi d'une telle psychanalyse sauvage ». Comme l'on sait, les conditions les plus apparentes de la situation analytique, vont être étudiées par Freud dans les

différents articles de la « Technique » : à savoir le dispositif spatial avec la position allongée, le dispositif temporel (durée et rythme des séances) et le maniement de l'argent. Je ne vais pas entrer dans les détails de ces articles mais je voudrais souligner la souplesse de Freud dans sa façon de poser les règles de fonctionnement de la cure, souplesse mais en même temps rigueur : T. p.80

« Dans les pages qui suivent, je vais essayer de rassembler, à l'usage du praticien analyste, quelques unes des règles s'appliquant au début du traitement... Mieux vaut toutefois n'énoncer ces règles qu'à titre de conseils sans en exiger la stricte observance ».

Cette souplesse, alliée à une fermeté de principe, on en trouve un exemple immédiat dans les deux pages qui suivent ce passage, dans la façon dont est traité un cas particulier mais fréquent : l'analyste peut-il prendre ou non en traitement une personne qu'il connaît ou dont il connaît la famille. La réponse de Freud reste souple : il ne dit pas « tu ne prendras pas en traitement la femme ou l'enfant de ton ami » mais il vaut mieux y songer à deux fois car de toutes façons tu y perdras ton ami ...».

Nous avons donc une méthode et des règles de fonctionnement : font-elles pour autant un cadre ? oui bien sûr, tous les exemples cités le démontrent, il est certain que Freud construit un cadre, mais il ne fait qu'ouvrir la possibilité de le théoriser sans le dégager de manière systématique. Il est certain que pour lui, le cadre tel qu'il le concevait, constituait une condition préalable au travail analytique et aux conditions de l'interprétation comme les règles du jeu d'échec permettent de jouer aux échecs. Il s'agissait d'analyser un contenu. Par ailleurs, le transfert dans la cure avait été transformé en névrose de transfert : je le cite.. « T. p.113 « Même dans les cas où le patient se borne simplement à respecter les règles nécessaires de l'analyse, nous réussissons à conférer à tous les symptômes morbides une signification de transfert nouvelle et à remplacer sa névrose ordinaire par une névrose de transfert dont le travail thérapeutique va le guérir ».

S'il ne théorise pas le cadre, il est évident qu'à certains moments, Freud a perçu des problèmes relatifs à ce que nous appelons cadre aujourd'hui, en tout cas, on peut interpréter aujourd'hui ces problèmes comme venant du cadre, ce grâce à l'expérience que nous avons de l'ensemble de l'œuvre de Freud et des travaux sur le cadre de ses successeurs. Ainsi, on peut penser que, à propos du transfert passionnel ou de la réaction thérapeutique négative, situations où il ne peut se créer selon lui de névrose de transfert, Freud aurait pu évoquer des problèmes relatifs au cadre. En fait, on remarque qu'à chaque fois, Freud va traiter les difficultés qu'il rencontre comme des difficultés cliniques qui montrent l'insuffisance des

connaissances de l'organisation de l'appareil psychique et de ses fonctionnements psycho-pathologiques et non pas comme des problèmes liés à la situation analytique. Freud avait proposé et mis en place une situation qui lui permettait de rendre analysable le transfert : à la disposition au transfert des patients – celle de transférer des situations anciennes- correspondait la capacité de l'analyste à leur restituer leur sens perdu. Transfert et sens existaient bien en dehors de l'analyse, celle-ci n'étant que le moyen de les rendre analysables.

Mais pour autant, Freud n'avait pas de préjugés contre des modifications éventuelles du dispositif de la cure. Ainsi, dans le texte sur le « début du traitement », s'il se montre plutôt favorable à un cadre spatio-temporel standard de la cure, il est prêt en 1918 à accepter les modifications techniques proposées par Ferenczi : si elles apportent un progrès. La correspondance entre les deux hommes montre que Freud est à la fois intéressé mais en même temps prudent voire critique vis-à-vis de l'éventualité des perfectionnements du dispositif de la cure soutenus par Ferenczi.

À partir des problèmes cliniques soulevés par certaines des analyses qui stagnaient, Ferenczi découvre que le dispositif de la cure qu'il utilise peut entraîner des difficultés. À la différence de Freud, sa démarche est double : non seulement il essaie d'approfondir la compréhension de ces cas cliniques - sa correspondance et ses écrits en témoignent - mais il essaie aussi d'aménager le cadre de la cure : ainsi vont être proposées les prescriptions de la technique active puis des invitations à la relaxation pendant les séances et il ira, on le sait, jusqu'à modifier complètement le dispositif freudien en proposant l'analyse « mutuelle ». Tout ceci parce qu'il se rendait compte justement que le dispositif analytique pouvait induire certaines répétitions traumatiques et en empêcher l'analyse et la perlaboration. C'était l'intuition que la situation analytique - comme l'hypnose - pouvait aussi être porteuse de séduction et d'impasse transférentielle et qu'on ne pouvait pas la considérer comme neutre. Dans ces conditions, Ferenczi en arrivait à se sentir coupable de maintenir tel quel le dispositif freudien classique.

L'alternative qui se présentait alors à lui était la suivante : soit analyser cette culpabilité pour élaborer son caractère de faute et le supprimer, soit, et c'est ce qu'il fit, modifier le dispositif pour qu'il devienne moins séducteur. Mais comme on sait, les modifications techniques que Ferenczi a mises en place n'ont fait qu'augmenter la séduction et la répétition traumatique et transférentielle.

Peut-être Ferenczi s'était-il trompé : en croyant questionner uniquement le dispositif analytique, il questionnait aussi sa relation transférentielle à Freud et ses impasses.

Ce questionnement sur le dispositif analytique, sera abandonné jusqu'au début des années 50. On peut noter par ailleurs que les autres tentatives de modification du dispositif de la cure, celles de Rank ou Reich s'étaient soldées par leur rupture avec Freud et la pratique analytique.

Il fallut attendre jusqu'au début des années 50 pour mettre en question les problèmes que le dispositif freudien de la cure pouvait générer et que ce questionnement puisse faire partie de la recherche dans l'analyse sans que celle-ci soit menacée et donc envisager une théorie du cadre.

Il est probable que du vivant de Freud, le créateur de la psychanalyse constituait la référence majeure pour la théorie et la clinique analytique que ses disciples devaient assimiler au fur et à mesure des avancées du maître dont la créativité ne faiblit pas jusqu'à la fin de sa vie : il suffit de rappeler les textes en rafale de 1938 sur l'Abrégé, le Clivage du moi, Constructions en analyse et l'Homme Moïse et le monothéisme. Autrement dit, la recherche analytique marchait au pas de charge des nouveautés théoriques et cliniques de Freud et la réflexion sur les rapports de la pratique à la théorie de Freud, excepté celle de Freud lui-même ne pouvait pas exister.

Le mouvement psychanalytique international rencontre à la mort de Freud la tâche collective à laquelle les analystes sont confrontés : l'élaboration du deuil de Freud et ce, au moment où la guerre éclate. La fuite des analystes juifs hors d'Europe ne peut pas manquer d'influer sur le retard de l'élaboration de ce deuil. Tout ceci nous conduit au début des années 50.

Un des éléments à l'origine de la réflexion sur la critique du dispositif freudien va consister dans la publication des lettres de Freud à Fliess au début de ces années 50, lettres où il était question de l'origine de la psychanalyse - le titre de l'ouvrage est significatif « La naissance de la psychanalyse » - lettres publiées malgré l'avis contraire de Freud, publiées au nom de la science. Cette publication au nom de la science impliquait le rejet des bienséances, des considérations de personne, des mesquineries, rejet dont Freud s'était déjà fait le champion. Ces lettres témoignaient des hésitations de Freud, elles permettaient une réflexion sur l'origine de la psychanalyse, sur sa pratique, sur sa relation à l'hypnose dès lors qu'elles témoignaient du cheminement de Freud dans son invention de la psychanalyse qui n'était pas sortie tout armée de sa pensée.

Un article en 1950 d'I. Macalpine « The development of transference » et un rapport, celui de Lagache en 1952 sur le transfert, vont marquer une prise en compte nouvelle de la situation analytique. À noter qu'il fallut

attendre jusqu'à 1972 la traduction de cet article d'Ida Macalpine dans la RFP.....

Ce dont il est question dans le texte d'I. Macalpine, c'est de la production du transfert dans l'analyse, expression très provocatrice à cette époque par rapport à ce Freud nommait la disposition au transfert. Le transfert devient un élément qui est produit, qui n'est plus spontané. Ida Macalpine essaie d'analyser les raisons qui ont amené Freud à méconnaître le rôle inducteur de la situation analytique dans sa production. La notion de spontanéité du transfert proposée par Freud, supprime, d'après elle, l'existence bien réelle d'une relation de continuité entre la psychanalyse et la pratique de l'hypnose, c'est-à-dire la nécessité, pour Freud, de se démarquer de l'hypnose dans la pratique de la cure. Ainsi donc, comme dans l'hypnose, la situation analytique induit un état psychique particulier, une régression. S'il y a production de transfert, écrit-elle, c'est que des éléments de la situation analytique sont impliqués. I. Macalpine en énumère trois groupes : tout d'abord, des éléments qui ont trait à l'aspect formel de la situation : la routine des séances leur fixité, la situation allongée etc. Puis, un deuxième groupe qui dépendrait du type de discours : pour le patient, c'est la règle fondamentale avec l'association libre, pour l'analyste, le discours en réponse, c'est l'interprétation, et non la réponse aux questions du patient, sans conseils ni injonctions. Enfin c'est tout ce qu'on regroupe sous le terme de frustration : celles qui sont liées au refus des relations objectales (retranchement du monde objectal) refus de voir l'analyste, refus de voir le patient, etc. En résumé, le transfert ne se comprend que si l'on met en rapport un sujet et ses aptitudes à la répétition avec une situation dans laquelle il est plongé. Le résultat, c'est la régression qui est le transfert. La régression dans le transfert, c'est l'infantile : le présent pris pour le passé.

Par ailleurs, pour I. Macalpine, si l'analyste induit ce transfert, il doit rester exclu de ce processus de régression. Autrement dit, le contre-transfert doit être éliminé : c'est le but de l'analyse didactique et on est donc loin à ce moment de certaines formulations postérieures de l'accompagnement par l'analyste dans la régression. Pour I. Macalpine, le fait que l'analyste soit exclu de la régression, représente la grande différence entre hypnose et analyse, la régression dans l'hypnose est une régression à deux alors que dans l'analyse c'est la régression d'un seul, le patient. À la différence de la question soulevée par Ferenczi, l'hypothèse d'un dispositif inducteur inhérent à la cure était envisagée sans culpabilité aucune par elle et les auteurs qui vont suivre, il faut souligner que cette hypothèse va être contemporaine des premiers travaux sur le contre-transfert.

Lagache est en accord avec la conception d'I. Macalpine et il tentera de rassembler les différents facteurs qui participent à la production de la névrose de transfert. Ce qui différenciera les deux auteurs concerne l'idée qu'ils se font de la fin de l'analyse : pour Lagache, il y a « liquidation du transfert » à la fin de la cure alors que, pour Ida Macalpine, il va s'agir d'une maturation dans le cours de la cure.

Autre article important dans la genèse de la pensée du cadre, c'est celui de Lewin de 1955. Ida Macalpine avait souligné le passage entre pratique de l'hypnose et de la psychanalyse, entre l'état somnambulique et la régression topique et temporelle caractéristiques de la cure. Lewin montre que l'état psychique induit par la séance se rapproche plus du rêve que d'un état hypnotique, certains processus du rêve, du vrai rêve, se développent ainsi en séance. On sait le succès de ce rapprochement entre la séance et les différents régimes de la fonction onirique, jusqu'à la formulation de Laplanche il y a une vingtaine d'années qui considère la situation psychanalytique comme une formation de l'Inconscient : ..

Dans les travaux de I. Macalpine et Lagache, un pas important avait été franchi, à savoir que la neutralité de la situation analytique était critiquée et que le transfert avait perdu sa spontanéité, organisé en névrose de transfert par le dispositif, le cadre utilisé. Il ne pouvait plus être conçu indépendamment des conditions de son analyse et donc indépendamment du contre-transfert. Cette façon d'envisager le transfert en changeait la nature, le sens historique des situations passées n'existait pas en soi, il était construit par l'analyse même s'il restait admis qu'il se référait au passé du patient et à des contenus de l'inconscient qui préexistaient à leur mise en analyse. Cette position les différenciait de celle de Freud pour qui, transfert et sens existaient en dehors de l'analyse, celle-ci n'étant qu'un moyen de les rendre analysables.

Au moment où la pensée de Winnicott commençait à être connue en France avec le *setting* - mieux traduit en français par le *dispositif* que le cadre - Lacan prônait le « retour à Freud », retour qui n'est pas le simple conseil de relire Freud mais conseil d'une certaine relecture de Freud, il s'agit de réinventer la psychanalyse par une reprise de la réflexion sur la pensée de Freud. La génération qui arrive à ce moment n'a pas connu Freud directement et peut effectuer une lecture critique de l'œuvre freudienne, en insistant sur la place que Lacan donnait au langage et au symbolique. Dans ce qui nous intéresse, on peut remarquer que si la scission de 53 avait pour objet la transmission de la psychanalyse, les divergences se concentraient sur la pratique clinique et en particulier celle de la ponctuation des séances. Indirectement, ou directement, la pratique

de Lacan va relancer les questions sur le cadre. En effet, le cadre standard - celui imposé par l'IPA, donc celui d'Eitingon - fut attaqué par Lacan en raison de son côté supposé ritualisé, obsessionnel, et de son caractère immuable. Lacan oppose une scansion de la séance qui aurait valeur interprétative, à un temps qui, à force d'être ritualisé et fixé, serait devenu insignifiant et allant dans le sens des résistances notamment dans l'élaboration de l'analyté. Ce cadre irait dans le sens des résistances et de leurs rationalisations, leur offrant une sorte d'abri qui retarderait d'autant l'issue des signifiants et fantasmes inconscients.

Je cite un passage célèbre de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » : « [...] ainsi, c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants... ainsi, à partir de notre expérience de ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne dans un délai où autrement nous aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski ».

L'intervention-scansion de Lacan se veut interprétation. L'idée de Lacan est nette, il s'agit de faire passer un message par la manipulation technique du temps de la séance en considérant que ce temps a valeur de discours, discours plutôt énigmatique, pauvre en contenu. Lacan refuse de voir si les dérives entre la scansion signifiante et l'opportunité personnelle de l'analyste au moment de la scansion, ont pu devenir une règle implicite. En effet, il s'agit dans ce passage de la manipulation d'une règle de fonctionnement du cadre, celui de la durée de la séance mais aussi et c'est plus grave, il s'agit du rejet, de la transgression de la règle fondamentale. En effet, dans l'intervention de Lacan, « le Dostoïevski, et les spéculations du patient sur l'art de Dostoïevski », on peut entendre qu'il s'agit de faire taire Dostoïevski au profit de la grossesse anale... Ce que propose Lacan est une intervention active, dans laquelle le rapport de la question de la ponctuation des séances avec l'analyté est manifeste. En même temps, cette grossesse anale se termine par une césarienne, ce qui redouble, dans le fantasme du patient, l'acte de l'analyste qui interrompt la séance « avant terme. ». Par ailleurs, on peut se demander ce qui n'est pas supportable du transfert du patient dans ce forçage de Lacan à lui interdire d'évoquer Dostoïevski.

À cette époque d'autres auteurs anglais : Bateson, Elliott Jaques, Bion, en travaillant sur les institutions sociales, reprennent et complètent les travaux et les intuitions de Freud qu'il a étudiés dans la « dynamique du



transfert » et « la psychologie des masses et analyse du moi ». L'idée qui prévaut, notamment pour E. Jaques, porte sur le fait que les systèmes sociaux ont pour fonction de lier les angoisses psychotiques et les processus de déliaison qui les accompagnent. La place du clivage est aussi explicitée dans la façon d'utiliser le cadre de l'institution. Ce qui a été lié dans le cadre est en même temps clivé du moi et ne s'y rattache que secondairement par l'intermédiaire de l'investissement du cadre et des systèmes sociaux. Ceci explique que tout changement dans le cadre ou dans les systèmes sociaux fait naître une angoisse majeure relative à la déliaison de ce que le cadre avait contenu et - en raison de la rupture du clivage du moi - qui revient en force dans le moi, accompagné de vécus paranoïdes et dépressifs.

Dans tous ces travaux, se retrouvait la conception selon laquelle les systèmes sociaux, les cadres institutionnels avaient pour fonction d'organiser un transfert spécifique. Dès lors, la spécificité du cadre analytique serait moins dans la recherche d'une organisation d'une névrose de transfert que du côté de la spécificité de cette névrose de transfert qui deviendrait ainsi analysable ou symbolisable. Il est probable que les processus découverts par Freud dans les foules et institutions comme organisateurs des rapports des membres à leurs chefs à savoir l'objet - chef mis en place de l'idéal du moi - sont les mêmes que ceux qui président au développement du transfert.

Dans le temps où ces travaux sur l'institution s'élaboraient, les difficultés cliniques qui concernaient la psychanalyse des patients psychotiques ou limites, conduisaient à approfondir la recherche du sens du cadre. Les éléments du cadre, l'aspect de la régularité et de la durée des séances, apparaissaient alors comme les moyens qui pouvaient permettre aux patients, à travers la régression, d'aller explorer ce qui les avait structurés à partir des interactions précoces... On connaît les travaux de Winnicott sur la notion de mère suffisamment bonne et sur l'espace transitionnel, constituant de la symbolisation.

C'est alors que Bleger, psychanalyste argentin, introduit le concept de cadre en reprenant et rassemblant les travaux que je viens d'évoquer et ceux de Winnicott en particulier, je le cite : « Je suggère d'appliquer le terme de situation psychanalytique à l'ensemble des phénomènes inclus dans la relation thérapeutique. entre l'analyste et le patient. Cette situation comprend des phénomènes qui constituent le processus, objet d'analyse et d'interprétation ; mais elle comprend également un cadre, c-à-d un non-processus en ce sens qu'il est lui-même fait de constantes, à l'intérieur duquel le processus lui-même a lieu ». Il ajoute que le cadre « correspond aux constantes d'un phénomène, d'une méthode ou d'une technique, et le processus à l'ensemble des variables. Bleger propose que dans certaines

cures, voire dans toutes, la fonction du cadre doit pouvoir être analysée. Pour lui, le processus - qui suppose un non-processus - devient dans certaines cures, le lieu de dépôt de toute une partie de la personnalité, celle qui est la moins différenciée, la plus symbiotique, clivée des processus intégrateurs. Dans certaines situations, le cadre cesse d'être muet, et révèle sa fonction, tenue secrète, d'être le gardien d'un clivage. On comprend dans ces conditions la nécessité d'analyser le cadre et sa fonction.

On s'aperçoit du changement opéré depuis Freud : le dispositif freudien fournissait les conditions préalables au travail analytique ; avec Bleger, le cadre révèle qu'il est lié aux conditions les plus archaïques de la constitution du sujet, ce qui était préalable pour Freud renvoie pour Bleger à ce qui est condition originelle de la structuration du sujet. La constitution d'un lieu gardé en dehors de l'analyse offre un abri dans lequel se déposent les enjeux les plus importants de l'analyse. Analyser le cadre, soit, mais la difficulté commence quand il s'agit de savoir comment opérer cette étude. Sachant que ce que Bleger étudie, ce sont « les implications d'un cadre idéalement normal », ce qu'il rapproche de l'expérimentation idéale des physiciens. Ce qui l'intéresse, c'est l'étude du cadre quand celui-ci ne fait pas problème. Et Bleger compare la situation à celle d'un membre fantôme en proposant que les institutions et le cadre constituent toujours un monde fantôme, celui de l'organisation la plus primitive et la moins différenciée. En réalité, il y a deux cadres : « celui qui est proposé et maintenu par l'analyste et inconsciemment accepté par le patient et celui du monde fantôme sur lequel le patient projette ». Le cadre constitue le non-moi du patient sur la base duquel le Moi se structure. Ce non-moi est le monde fantôme du patient qui réside dans le cadre. L'ambiguïté du « comme si » de la situation analytique ne couvre pas tous les aspects du champ analytique mais seulement le processus. Pour Bleger, le cadre incarne le non-moi, séparé du moi par un clivage et ce clivage fait que l'analyse du cadre se heurte à la résistance maximale puisqu'il ne s'agit pas d'analyser ce qui a été refoulé mais clivé. Grâce au cadre, existerait une alliance avec la partie psychotique du patient. Si ce cadre est nécessaire au développement du moi, son maintien peut bloquer ce développement, d'où le risque de développement d'un « caractère psychanalytique », d'un faux-moi, on pourrait dire d'un faux-self analytique. Le moi n'est pas internalisé et si je paraphrase Freud, on pourrait prendre la façade pour le bâtiment dans certaines cures.

La relation analytique réalisant un état symbiotique, l'analyse du cadre permet la désymbiotisation. Conséquence technique : dans toute analyse, on devrait selon Bleger, analyser le cadre de façon à ce que l'achèvement de la cure comporte la liquidation du transfert pour qu'il n'y ait pas de

reste psychique interne. Aporie que résume la question de Jean-Luc Donnet : « pour éviter qu'un cadre soit néfaste, il faut l'analyser ; pour qu'il soit analysable, il faut qu'il ait un sens symbolique pour le patient ; pour qu'il soit symbolisable, il faut qu'il soit bien réel. S'il est bien réel, il s'institutionnalise et devient aliénant ». Et donc doit-on analyser le cadre ? La question du cadre inducteur du transfert d'Ida Macalpine posait aussi la question de savoir comment analyser ce que l'on a soi-même induit ?

Autrement dit, dans la cure, quel est le lien entre cadre et processus ? Nous avons l'expérience de ces cures dans lesquelles nous avons l'impression que le patient oublie le cadre, ... l'analyste aussi d'ailleurs, tous les éléments qui permettent à l'analyse de se dérouler sont intégrés : éléments du dispositif qui permettent que la méthode-association libre et interprétation se développent dans une situation de transfert et contre-transfert à l'origine d'un processus de transformation dans lequel l'inconscient va se dévoiler et s'intégrer. Il se passe quelque chose. Le cadre est alors véritablement muet et permet aux variables du processus de jouer librement. Le cadre constitue alors quelque chose comme l'environnement facilitateur de Winnicott. Autre remarque de Jean-Luc Donnet : « c'est comme si le dispositif était investi sans plus être perçu. » En résumé, on pourrait dire que ce sont des situations dans lesquelles le lien entre cadre et processus n'est plus perceptible. Le cadre dans ces moments induits par la règle fondamentale où la régression est importante et où les frontières, les limites du moi vacillent – cf M. de M'Uzan - le cadre, par les garanties offertes par sa régularité et sa constance, va alors jouer un rôle de limite, de contenant contre la désorganisation induite par la régression. Si le cadre est imposé de façon trop rigide, il constituera un totem, s'il est trop souple, le cadre deviendra séducteur. Il doit donc être suffisamment rigoureux pour devenir porteur d'une loi.

À l'opposé, il nous arrive de rencontrer des patients qui ne peuvent utiliser le cadre comme environnement facilitateur, ils échouent à s'en servir et même, tout se passe comme s'ils le laissaient intact tout en l'attaquant en permanence.

Ainsi d'une patiente venue en analyse dans un contexte de dépression chronique. Pendant environ 5 ans sur les 8 ans d'analyse, elle n'est jamais arrivée à l'heure, s'arrangeant pour que les séances durent 15 à 20 minutes sur les 45 minutes, avec bien sûr le prétexte de son activité médicale. Elle était allongée sur le divan d'une façon instable, pourrait-on dire, en biais avec une jambe reposant sur le sol comme si elle allait partir d'un moment à l'autre. Par ailleurs, elle s'absentait fréquemment, jusqu'à 3 à 4 séances d'affilée, sans prévenir ni en dire autre chose que ses absences étaient

dues à ce que, pendant certaines séances, une machinerie se mettait en marche dans sa tête, avec l'impression qu'elle allait exploser, que la partie malade en elle prenait le dessus et qu'elle devait se réunifier avant de revenir. Le discours, historique et factuel était entrecoupé de plaintes de tous ordres, notamment somatiques réelles et graves. Lors de toutes ou presque toutes les séances, un tiers était présent, un personnage qui l'accompagnait depuis la pré-adolescence et qui se manifestait notamment au moment de l'endormissement, elle lui parlait, il la rassurait, personnage à mi-chemin entre un compagnon imaginaire et un double. Il portait d'ailleurs un nom double « Jacques Thibaut » comme les deux parties d'elle qu'elle essayait de réunifier. Pendant des années, je vivais ce personnage comme intrusif, j'essayais de me le représenter, en lisant tout ce je que trouvais sur les compagnons imaginaires et les doubles, jusqu'à ce qu'un jour, je commence à inclure ce personnage dans la séance en en parlant comme d'un personnage réel, familier qui permettait que s'établissent des relations entre nous. C'est à partir de ce moment que cette patiente commença à accepter le cadre, jamais de façon stricte mais enfin, il y avait un net progrès notamment en ce qui concerne la durée des séances et leur régularité, jusqu'à ce qu'un beau jour, je m'aperçoive que ce personnage avait disparu des récits des séances, nous n'en parlions plus depuis quelque temps. En même temps et d'une façon qui la saisissait, cette patiente n'arrivait plus à se souvenir du nom de ce personnage sinon sous forme d'un lapsus récurrent resté énigmatique. Ses attaques contre le cadre - une partie au moins - avaient disparu en même temps que ce personnage. Il est intéressant de savoir que ce que recouvrait ce personnage concernait la question du genre neutre dont se réclamait cette patiente : ni féminin ni masculin. Le processus pouvait véritablement commencer, étayé sur un cadre en voie d'acceptation... qui n'était plus tout à fait neutre.

Autrement dit, Freud est parti du dispositif, du cadre de l'hypnose pour le transformer en dispositif basé sur « la méthode » de la psychanalyse, la règle fondamentale. Ce cadre des débuts de l'analyse, a le sens d'une limite, comme le bord du cadre d'un tableau, il circonscrit un espace. Dans cet espace, l'analyste définit un cadre qui s'appuie sur une convention de départ, un contrat qui se veut adéquat à son objet, l'essentiel du fonctionnement de la séance dépendant de la méthode. L'analyste et son patient sont dans une situation différente par rapport à cette convention de départ, l'un sachant quel cadre convient pour l'analyse pour des raisons théoriques et pratiques qu'il ne peut expliciter d'emblée ; si le patient ne peut saisir d'emblée les raisons de telle ou telle particularité du cadre, il lui appartient de les découvrir ou de les

symboliser en cours de route. Il doit faire crédit à l'analyste de savoir ce qu'il fait en proposant un tel cadre, Rappelons-nous Freud dans le début du traitement, (p. 94) « Vous verrez et comprendrez plus tard pourquoi je vous impose cette règle, la seule d'ailleurs que vous deviez suivre. ». Si le cadre est posé d'emblée dans l'établissement de la situation analytique, il doit en même temps faire la preuve de sa pertinence. L'analyste a dû le découvrir dans son analyse pour son propre compte et il fait confiance à son patient pour que celui-ci le découvre et le symbolise afin qu'il ne prenne pas l'allure d'une règle arbitraire.

L'expérience montre depuis Ferenczi et ses successeurs que l'ensemble de la situation n'est pas neutre, c'est comme l'interférence des observateurs dans une expérimentation dont il faut tenir compte. Il ne suffit pas de s'en tenir à la méthode, il faut tenir compte du cadre, méthode et cadre formant la situation analytique. Je cite André Green qui modifie légèrement la définition de Bleger : « La situation analytique est constituée par l'ensemble des éléments compris dans la relation analytique au sein duquel un processus est observable dans le temps et dont les nœuds sont constitués par le transfert et le contre-transfert grâce à l'établissement et la délimitation du cadre analytique ».

La liaison du cadre et du transfert est indissociable. En définitive, on pourrait dire que le cadre est le lieu du transfert. C'est d'ailleurs la question des rapports du cadre avec les formes de transfert difficilement analysables selon la technique classique qui a poussé à la théorisation du cadre.

Pour Jean-Luc Donnet, le cadre dit et représente en chose ce que la règle fondamentale énonce en représentation-mot. La règle fondamentale vise à apprendre au patient comment utiliser le cadre de l'analyse, celui-ci apprend au patient comment utiliser la règle. Etayage mutuel du cadre et de la règle qui montrent dans deux registres différents ce qu'est la méthode analytique. La méthode propose au patient de tourner son attention vers tout ce qui se manifeste psychiquement en lui avec comme conséquence la levée des censures de la logique secondaire et du surmoi moral. Cette méthode est formulée par la règle fondamentale mais elle est tout autant impliquée dans l'instauration du cadre. En ce sens, cadre et méthode ne sont pas séparables, c'est peut-être pourquoi Freud n'a pas entamé de réflexion théorique centrée sur le cadre comme tel, puisque le cadre n'est pas séparable de la méthode. On pourrait dire que le sens du cadre, consiste à accepter que la signification des règles ne se découvre qu'après-coup. Pour les patients qui en attendent le sens d'emblée et qui refusent le différé du sens, l'analyse est problématique, sans l'ouverture possible d'un espace. C'est un peu ce qui se passerait si l'on reprend la comparaison du jeu d'échecs : quelqu'un qui en connaîtrait parfaitement

les règles et qui pense qu'elles le mettent à l'abri de la surprise du cours du jeu. On peut penser que les variantes techniques de l'analyse - l'élasticité de la technique depuis Ferenczi - ont eu un seul but, celui de préserver les conditions propices à la symbolisation.

Pour terminer, voici une citation de Green :

« On n'insistera jamais assez sur l'importance du cadre : il est la scène qui permet d'imaginer le jeu, le rapport intersubjectif, les forces et la production des registres représentatifs qui appartiennent au corps, au langage, à l'Autre, au travail de la pensée et de l'abstraction ».